



**EchoGéo**

7 | 2008  
décembre 2008 / février 2009

---

## « Jules Crevaux, l'explorateur aux pieds nus ». Un mythe géographique amazonien

Emmanuel Lézy

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/9983>  
DOI : 10.4000/echogeo.9983  
ISSN : 1963-1197

### Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

### Référence électronique

Emmanuel Lézy, « « Jules Crevaux, l'explorateur aux pieds nus ». Un mythe géographique amazonien », *EchoGéo* [En ligne], 7 | 2008, mis en ligne le 17 décembre 2008, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/9983> ; DOI : 10.4000/echogeo.9983

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.



EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

---

# « Jules Crevaux, l'explorateur aux pieds nus ». Un mythe géographique amazonien

Emmanuel Lézy

---

« Celui qui compte sur les chaussures d'un mort,  
marchera longtemps pieds nus. »  
(proverbe arabe)

- 1 « *Je hais les voyages et les explorateurs* ». La célèbre déclaration de Lévi Strauss (Lévi-Strauss 1955 p. 9) peut être interprétée comme une coquetterie, une forme de fausse modestie de la part de celui qui revendique, parmi eux, une place éminente : « et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions ». Quel est l'objet exact de sa détestation ? Le « voyage », source d'un savoir toujours amer, ou l'entreprise d'auto-célébration qui permet, grâce à l'écriture de transformer le voyageur en un explorateur, porteur d'un regard soudain collectif ? La forêt que traverse Lévi-Strauss s'organise en fonction de cette double polarité qui lui fait chercher toute sa vie l'Indien le plus pur, le moins touché par les influences judéo-chrétiennes, le plus nu, jusqu'à fixer sa focale sur la triste et souriante nudité des Nambikwara, et fuir le personnage haï de cet autre lui-même, l'explorateur européen poussé à la recherche de même idéal par d'autres motivations que les siennes. S'il est confiée à ce double honni la mission d'ouvrir la lecture des *Tristes Tropiques*, c'est que le personnage de l'explorateur en voyage, que Lévi-Strauss place sur ses propres talons, comme René Belloq sur ceux du professeur Jones le localise définitivement à mi-distance entre lui et cet Indien inaccessible, introuvable, l'El Dorado de l'ethnologue.
- 2 Il faut bien reconnaître, hélas que les explorateurs et les Indiens de Lévi-Strauss n'existent pas plus dans la réalité que les Dieux et les héros poétiques dont le cheminement mythique produit dans leurs traces le territoire des Hommes. Mais ce qu'ils incarnent est constitutif du monde sauvage, magique ou mythique que Lévi Strauss tente de déchiffrer. Ce territoire, nous explique l'ethnologue, on peut bien l'explorer toute sa vie avec ses pieds sans en ramener rien d'autre que de la boue et du sang. Le seul moyen

de le comprendre, de le connaître, de l'aimer, c'est de le parcourir de l'intérieur, en cartographiant les mythes qui structurent la pensée de ses habitants.

- 3 Aussitôt cette phrase lue par son premier lecteur, l'explorateur, héros de tout un siècle devint l'antipode de l'ethnographe, défenseur de la vision moderne de l'Indigène. C'est avec sa tête que l'on rencontre l'autre, non avec ses pieds. Le mouvement du voyageur est à la fois inverse et proportionnel de ceux de l'Indien et du Scientifique. La valeur du discours de ce dernier tient précisément à ce que s'il ne peut réduire une certaine distance avec son objet d'étude, il s'engage pour le moins à maintenir la même entre lui et l'explorateur qui le talonne, empêtré dans son drapeau, son sabre et son goupillon.
- 4 Cette distance existe-t-elle réellement ? Lévi-Strauss, n'est-il pas lui-même le roi des voyageurs, le premier explorateur de son siècle ? La thèse serait facile à soutenir. Mais en retour ne devons nous pas reconnaître que tout bien pesé, l'explorateur est un Indien comme les autres ? Les méthodes proposées par le scientifique pour étudier l'Indien pourraient-elles s'appliquer à l'explorateur ? Prenons le cas bien connu de Jules Crevaux, qui sillonna l'Amazonie, pieds nus, soixante ans avant Lévi Strauss (de 1876 à 1882), et mourut à trente ans dévoré par les Indiens Tobas dans le Pilcomayo bolivien. Il laissa derrière lui une trace, dont la forme est fixée sur des cartes qu'elle ont justement permis de construire, sur les limites de territoires dont elles ont fixé le tracés<sup>1</sup>. Les notes prises par Crevaux permettent, à chaque pas, de mettre en relation les coordonnées spatiales et temporelles de la prise de contact entre son pied et le sol avec l'ensemble des sensations qui résulte de cet échange. Son rythme est fourni par la scansion propre à la topographie sud-américaine que le pied de l'homme déchiffre comme une partition. La prise en compte de la dimension temporelle, linéaire de ce territoire en fait un *song line* ou une *Odyssée* dont la couleur, la taille, et la forme résultent d'une tension établie entre les pôles d'origine et de fin de la trajectoire humaine.
- 5 En suivant les pas de Jules Crevaux, de sa naissance à l'exploration à sa mort physique, en étudiant la forme de ce corpus de textes<sup>2</sup> et de traces comme s'il s'agissait de la géographie « mythique » (pour reprendre la terminologie d'Eric Dardel, 1952) d'un grand ancien, ou de la géographie « héroïque » d'un Ulysse colonial, il s'agit pour nous non pas de prendre le contre-pied de celui qui écrivit la trace de la pensée française en milieu totémiste ou animiste au vingtième siècle, ni d'opposer une nouvelle fois une géographie « de plein vent » à une autre « de cabinet », mais de souligner au contraire l'efficacité de son point de vue, même à l'endroit du seul personnage exclu de l'Eden nostalgique des tristes tropiques : l'explorateur.

## I. Jules Crevaux, un « explorateur aux pieds nus » ?

- 6 Après des pointures internationales de Ferdinand de Lesseps (1805-1894), de Francis Garnier (1835-1873), ou de Savorgnan de Brazza (1852-1905), Jules Crevaux s'est toujours considéré comme un explorateur au petit pied. Son mérite, reconnaissons-le, tient moins à la distance parcourue, à la superficie acquise à l'empire colonial français qu'à l'intensité remarquable de sa rencontre avec le sol étranger. Jules Crevaux est un arpenteur opiniâtre qui parcourt à pied les territoires qu'il décrit, et souvent, pieds nus. Lors de son premier voyage, il note : « *A une faible distance au-dessus de l'embouchure, il faudrait faire une longue route à pied ; mais cela m'est impossible, je n'ai plus de souliers. Les fils de mes chaussures s'étant pourris par la suite d'un séjour prolongé dans l'eau, les semelles se sont séparées spontanément de l'empeigne.* » (19 octobre 1876, Crevaux 1987, p. 142). C'est ce qui le poussa

à affronter les terribles chutes du Yary, au lieu de revenir par l'Oyapock. La perte des chaussures joue un rôle capital pour l'explorateur. Elle détermine, dès le premier voyage, la forme de ses itinéraires futurs : non pas une boucle fermée, de Cayenne à Cayenne, mais une boucle ouverte, de Cayenne à Para (Belém), associant un versant interne (français et connu) et un versant externe (étranger, ou pour le moins disputé et inconnu).

### I.1. Les petits souliers de l'explorateur

- 7 Aussitôt apparus, les pieds nus deviennent le résumé de la méthode Crevaux, et « explorateur aux pieds nus » l'épithète homérique qu'il partagera avec René Caillé (1799-1838), le découvreur de Tombouctou. C'est l'image que l'on retient de lui, cent ans plus tard, lors de la réédition de ses récits :
- 8 « Crevaux se distingue de la plupart des explorateurs de son temps. Plutôt que de mettre sur pied d'imposantes expéditions encombrées de matériel, il décide de voyager seul, tout juste escorté par quelques canotiers choisis sur place et lesté du seul indispensable : “ deux chemises, un hamac, une moustiquaire, des vivres pour quelques jours, quelques instruments ” voilà tout son bagage » (Chantal Edel, Jean Pierre Sicre, in Crevaux, 1987, p. 26)
- 9 Dans la violence du contraste entre la fonction « civilisatrice » de l'explorateur et la sauvage nudité qu'il accepte ou revendique pour une partie de son corps, réside la richesse du personnage. Encore faut-il, avant de nous lancer dans l'exploration de son univers, en fixer quelques limites.
- 10 Précisons, tout d'abord, que Jules Crevaux ne se promène pas toujours pieds nus. Il est plutôt régulièrement débarrassé de ses souliers. Chaque franchissement d'une ligne de crête lui coûte une paire de chaussures. Lors de son second voyage d'exploration, Crevaux se trouve à des kilomètres de tout, et surtout de l'idée que la disparition répétée de ses chaussures servira, cent ans plus tard à évoquer tout son personnage. Jeune médecin militaire et chercheur scientifique, le fonctionnaire est doublement appointé par le Ministère de l'Instruction publique et par celui de la Marine. Il est célibataire, il a trente ans. Il a porté l'uniforme, a fait la guerre, a été blessé et décoré pour bravoure. C'est son quatrième voyage en Amérique du Sud et il commence à être reconnu, des deux côtés de l'Atlantique comme l'explorateur officiel de la région. Il vient de traverser, pour la seconde fois, les légendaires Tumuc-Humac où les anciens géographes plaçaient le pays légendaire de l'El Dorado »<sup>3</sup> (p. 38). Après son passage, la ligne de crête se contente, plus modestement, de séparer les fleuves côtiers de la Guyane des affluents de l'Amazone. De l'autre côté de la ligne de partage des eaux, qui ne fait pas encore la frontière entre la France et le Brésil, il s'apprête à reconnaître le Parou, la « rivière de ses rêves ». Il n'est donc pas prêt de « larguer les pompes », comme disent les Légionnaires. Le 17 septembre 1878, à onze heures du matin, il annonce simplement que son guide et ami, Apatou « a perdu son sabre, son couteau et un de mes souliers que j'avais retiré pour avoir le pied plus sûr. Nous retrouvons le sabre et le couteau, mais il nous est impossible de mettre la main sur ma chaussure. » (p. 226) Il s'agit à la fois d'un coup du sort déplorable, dont Crevaux aura à souffrir par la suite, et d'un geste presque volontaire, puisque après tout, il trouve son pied « plus sûr » sans eux.
- 11 Il serait exagéré de penser que Crevaux renonce définitivement à la médiation de la semelle. Certes, son parcours est aussi jonché de chaussures abandonnées, que celui des Indiens des Grandes Plaines l'est de mocassins usés. Mais l'explorateur ne se convertit pas

pour autant au mode de vie indigène. Les chaussures, régulièrement perdues, sont renouvelées à chaque nouveau départ. Crevaux passe son temps à chercher des souliers adaptés au milieu local. Avec la même ardeur que l'El Dorado, il cherchera toute sa vie la chaussure idéale, à la fois confortable, solide et légère.

- 12 Car le sens de sa quête est la légèreté, non la nudité. Alors que le matériel militaire et sportif, soucieux avant tout de renforcer la sécurité de la cheville, évolue vers une rigidité et une lourdeur croissantes, le déambulateur amazonien abandonne vite le lourd croquenot réglementaire du médecin de la Marine. A Demerara, (Guyana), en juillet 1877, il rencontre son collègue Everard Ferdinand im Thurn (1852-1932). Leur discussion tourne autour de son sujet de prédilection : que doit-on porter cette année pour traverser la jungle ? De retour des savanes intérieures de Sipaliwini, im Thurn porte « *des souliers dont la semelle a été taillée dans une spathe de miritis* », *servent à protéger les pieds à travers des savanes où le sol est principalement composé de minerai de fer* » (p. 174). L'accessoire, apte « *à protéger les pieds à travers des savanes où le sol est principalement composé de minerai de fer* » (p. 174) lui semble peu adapté à la forêt. En Colombie, il remarque : « *ils ont aux pieds des espadrilles percées à leur extrémité pour laisser écouler l'eau, au passage des mares et des torrents* ». (C. 2 p. 42). Il croit alors avoir trouvé sa pantoufle de vair : « *A six heures du matin, je chausse des espadrilles dont on me fait cadeau en me disant que c'est la chaussure adoptée par les gens du pays. Elle est composée d'une semelle en corde tressée que l'on fixe avec des cordons entrecroisés sur le devant du pied.* » (p. 378). Mais il doit vite déchanter : « *en me lavant les pieds, je m'aperçois de deux fortes écorchures produites par les lacets ; je quitte ces chaussures inutiles, et continue la route pieds nus.* » (p. 378). Pour la Cendrillon de l'exploration, le pied nu est un destin plus qu'une posture.
- 13 Les chaussures sont, en certains lieux, un gage de décence. Elles sont aussi, particulièrement sous les tropiques, un marqueur social. Qui porte des chaussures en Amazonie, dans les années 1870 ? Les Indiens et tous les pauvres vont pieds nus. Les seuls pieds chaussés sont ceux des grands propriétaires, les « colonels », de leurs hommes, ceux de l'armée, de la police, des bandits, des fonctionnaires. Les prêtres eux-mêmes, oublient souvent l'ordre express du Christ d'aller « sans bourse, ni sac, ni sandales » (Luc, 22,35). Il peut être tentant de voir en Crevaux un saint laïc, un *sadou* occidental. L'explorateur ne se trouve pourtant pas toujours grandi par la perte de ses talonnettes. Sur le Japura, quelques jours après la troisième perte de ses chaussures, c'est sur la pointe de ses pieds meurtris qu'on voit le pauvre homme attaquer, pistolet à la main, les habitants d'un village pour leur voler leurs vivres (7 juin 1879).
- 14 Aussi stimulante qu'elle soit, il faut donc relativiser un peu la dimension symbolique d'un geste somme toute assez pragmatique, et ne pas exagérer la dimension « zen », ou « chamanique » du « mendiant de l'El Dorado ». Le Crevaux *cool*, buvant et fumant avec ses interlocuteurs, partageant les mêmes joies et les mêmes chiques, s'il existe dans l'épaisseur du récit, n'est pas dominant. Après tout, la marche à pied était un sport démocratiquement pratiqué en France dans les années 1860, en Lorraine comme ailleurs. On marchait parfois en souliers de cuir, mais aussi, et surtout dans sa jeunesse, en sabots ou pieds nus. A l'armée, à la guerre, on finissait souvent pieds nus, les lacets autour du cou. Crevaux n'enlève sa deuxième chaussure que parce que la première a coulé. Il imite en cela le fantassin pragmatique plus que le sauvage. A aucun moment il ne tente de faire croire que son corps, son esprit ou son pied nu sont devenus ceux d'un Indien.

## I.2. Les mille pieds de Jules Crevaux

- 15 Jules Crevaux n'aurait pu faire un seul pas en forêt sans guides ni compagnons. Le pied de Crevaux est aussi celui des membres de son équipe, dont les aventures et les avatars sont aussi importants pour sa progression que ceux de l'explorateur lui-même. Par la nudité du pied, dans son plaisir et sa souffrance, c'est un corps élargi, qui se forme, dans la perpétuelle recomposition de ses membres. Que l'un de ces pieds s'arrête et tout le « corps social<sup>4</sup> » de Jules Crevaux qui s'immobilise. « *Le lendemain, Apatou est de mauvaise humeur parce qu'il a mal au pied ; ce n'est qu'une épine enfoncée dans le talon, qu'une femme arrache avec un os effilé comme une aiguille. Il me demande à passer un jour ici parce qu'il ne peut pas marcher.* » (Crevaux, 1987, p. 238). En renonçant aux chaussures, Crevaux « fait corps » avec ses guides et amis, qui voyagent, pour la plupart, dans le même appareil. Il fait aussi courir à ce corps un risque supplémentaire et fait entrer dans ses mouvements un paramètre essentiel. Comme toute bonne géographie, celle de Jules Crevaux fut écrite avec les pieds.
- 16 Le grand corps de Jules Crevaux explorateur naît lors de son embarquement à bord du vapeur le *Serpent*, le 9 juillet 1877, en compagnie des Pères Emmonet et Krøenner, et de Sababodi, jeune Hindou engagé pour cinq ans, contre la modique somme de cent trente-sept francs. Il s'éteint en Bolivie, le 27 avril 1882, en compagnie de Gillet et de Ringel, sur les rives du Pilcomayo. Ce corps s'articule en cinq phases successives : Maroni-Jary (1876-1877), Oyapock-Parou (1878-1879), Iça-Japura (1879), Magdalena-Guaviare (1881-1882), Plata-Pilcomayo (1882). Les quatre expéditions en Amazonie ne correspondent pas à autant de refontes totales de l'« équipage ». Apatou, rencontré sur le Maroni, accompagne Crevaux de nombreuses fois, et fait même le voyage jusqu'à Lorquin, son village natal.
- 17 « *Nous nous mettons en route à huit heures avec mes trois Noirs, dix Indiens et deux femmes.* » (p. 235) Chaque jour, pratiquement, des gens entrent ou sortent du groupe. Crevaux lui-même ignore souvent le nombre et la composition exacts de son propre corps expéditionnaire. On peut localiser l'entrée et la sortie de chacun dans ce banc organisé autour de la pensée d'un seul homme, comme autant d'échanges entre le milieu et le corps humain. Le temps de leur séjour dans le groupe, ils contribuent à en modifier le volume et la couleur. L'ensemble forme une sorte de serpent géographique qui déroule ses anneaux sur la carte du continent. Mais pour Crevaux, catholique convaincu, le corps qu'il organise un soir, autour d'une orgie de vin de Marsala est une image du corps mystique du Christ : « *Après le repas, Indiens et Noirs, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, parlent avec volubilité. Apatou leur ayant dit que j'étais médecin des Blancs, ils pensent que je dois être comme leurs piays<sup>5</sup> très au courant des affaires de religion. Ils sont saisis d'admiration et d'enthousiasme lorsque je leur apprends qu'il n'y a qu'un seul Dieu pour les Blancs, les Noirs et les Indiens. Se donnant la main comme des frères, ils dansent autour d'une croix que Mgr Emmonet a élevée il y a deux ans près du dégrad de Banarès.* (Crevaux, 1987, p. 222) »
- 18 Ce corps étendu, social, de Jules Crevaux, qu'en bon marin, il nomme « mon équipage » est composé de deux types de personnages : les amis et les hommes d'équipages. Les frontières ne sont pas étanches entre les deux et des personnages comme Apatou, Sababodi, Santa Cruz ou François Burban la franchissent au cours du récit. Crevaux, opère surtout la distinction entre ceux qui le suivent par intérêt et ceux qui le font par amitié. Le concept de races hiérarchisées, de castes raciales contribue tout de même à repérer

des pieds libres et des pieds serfs. Chacun occupe une place plus ou moins éminente dans ce corps en marche. Le chef (la tête) est Jules Crevaux, une pensée en marche autant qu'un homme, explorant d'un pas égal les limites de son être et celles du monde. Les amis réchauffent le cœur, partagent les moments de solitude et ceux de fête. Ils sont associés au vin de champagne ou de Bordeaux, à la fumée des cigares. Ils sont Blancs, ou le deviennent en entrant « dans la lumière » que diffuse l'explorateur dans les ténèbres de la sauvagerie. Apatou, Sababodi, Lejanne, François Burban, Santa Cruz, Krœenner, Emmonet, et sans doute Gillet et Ringel, ses ultimes compagnons, composent la « garde rapprochée » de Crevaux, les seuls dont la vie et les souffrances importent à l'explorateur. Les Noirs sont liés par contrat à l'entretien physique du corps. Ils sont payés et reçoivent parfois du rhum et des cigarettes. Le mépris dont ils font l'objet est variable et frappe plus les « Noirs citadins » que les Noirs marrons, plus les « Youcas » que les Bonis, moins les hommes rencontrés à l'étrangers (où « le meilleur des Indiens n'est pas bon », et les Noirs, en comparaison, meilleurs) qu'en Guyane, moins Apatou (qui « *bien que Nègre, sait poser des questions intelligentes* » Crevaux, 1987, p. 377) que les autres. Ils sont le ventre, assument les fonctions digestives (et peut-être sexuelles) et sont traités comme tels de « grossiers » (Crevaux, 1987, p. 111).

- 19 Les Indiens enfin, dont la connaissance « indigène » du terrain est indispensable à la progression de l'ensemble fournissent les pieds de l'équipe. Ils se déplacent sur de courtes distances, de courtes durées et, bien que Crevaux ne les intègre en rien dans son récit, ils sont souvent accompagnés de leurs femmes.
- 20 La rupture est nécessaire, fondatrice, entre le corps humain et le milieu ambiant. C'est par la capacité de son pied à s'arracher du sol que l'animal se distingue de la plante et que l'homme se distingue du règne naturel. Pour Crevaux, cette limite ne se situe pas, comme on pourrait l'attendre, entre les hommes et les animaux. La limite entre les pieds mobiles des Indiens « sauvages » et la nature fixe, qui tente de freiner voire de stopper la progression de la caravane, passe au sein de l'Humain et sépare les hommes des femmes. Autour du feu, il découvre « *les hommes accroupis sur leurs pieds, les femmes assises, sur les jambes repliées sous le corps.* » (p. 237) Les premiers sont mobiles, les secondes enracinées dans le sol. Il rencontre successivement « *une jeune et jolie mulâtresse avec un elephantiasis au pied* » (p. 176), puis une jeune femme qui a perdu la jambe « *à la suite d'une piqûre au talon, infligée par un serpent à sonnette* » (p. 271). Lorsqu'elles disposent de leurs deux jambes, les femmes les passent au cou des hommes et les immobilisent. Elles représentent un obstacle, un contretemps plus qu'une motivation supplémentaire : « *Je voudrais bien éviter cette excursion, car il fait une chaleur torride, mais il faut m'exécuter devant l'autorité de la belle Popoula qui désire faire escale.* » (Crevaux, 1987, p. 332)
- 21 Même lorsqu'elles accèdent à la mobilité, les femmes ne quittent pas, aux yeux de Crevaux, le règne animal et sont à deux reprises comparées par à des « bêtes de somme »<sup>6</sup>.
- 22 Les robes sont donc rares dans la courte vie de Jules Crevaux. On nous parle d'une jeune fille, en Lorraine, dont l'amour déçu lui aurait mis le pied à l'étrier de l'aventure, mais lui n'en souffle mot. Un instant, il feint d'espérer que la sœur d'Apatou, rencontrée sur le Maroni, l'attendra au Brésil. Ainsi tendu entre la Blanche perdue et la Noire espérée, le parcours du lorrain abandonne sans regret les femmes et leurs pieds fragiles.
- 23 Ce pied nu qui s'engage à tâtons dans l'obscurité moite et traîtresse de l'Amazonie, est donc fondamentalement masculin, alors que la forêt, vierge et fertile, humide et traîtresse est considérée comme excessivement féminine.

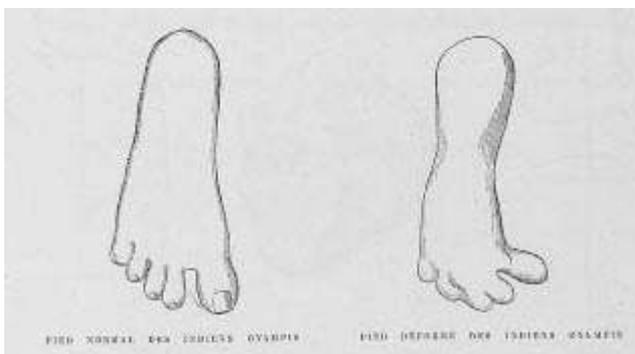
- 24 Comme plus tard Gilda à son gant, Crevaux reste associé au vêtement qu'il abandonne. Ce délasserment installe sa perception du paysage dans un registre fortement sensoriel, insistant sur le plaisir ou la souffrance vécue par le pied. Mais la nudité du pied de Crevaux comme celle de la main de Gilda ne fascine que parce qu'elle tranche sur l'étroit corsetage du reste du corps. « L'explorateur aux pieds nus » est une chimère, un symbole.

## II. Le pied, organe géographique, unité de mesure et de plaisir

### II.1. La peinture de l'Ekoumène

- 25 La plante de son pied constitue la frontière la plus palpable de ce que le géographe appelle l'Ekoumène, l'espace habité par l'homme. S'il limite le corps de l'homme, le pied diffuse aussi une forme d'humanisation qui transforme le monde inconnu en territoire exploré, nommé, approprié. Le pied est l'organe géographique par excellence.
- 26 L'une des principales leçons que Jules Crevaux, médecin, fantassin et explorateur donne à Lejeanne, son jeune compagnon et disciple est la suivante : ni le ventre, ni les membres, ni la peau ne font l'homme, mais ses pieds. « *Lejanne le regarde curieusement et me déclare qu'il n'a nullement envie de manger la chair de cet animal. Il a vu des hommes plus laids que cet infortuné quadrumane. Il se croirait un peu cannibale s'il en faisait sa nourriture.* » (Crevaux, 1989, p. 62). Si le pied fait l'homme, il fait aussi de celui qui le mange un cannibale. C'est un pied, il s'en souvient<sup>7</sup>, servi en 1557 au petit déjeuner qui convainc Jean de Léry de l'anthropophagie de ses hôtes Tupis de la baie de Guanabara. Tout autre morceau aurait pu laisser planer un doute.
- 27 *On comprend alors l'insistance avec laquelle Crevaux observe et décrit les pieds de ses interlocuteurs. L'indépendance prononcée du pouce par rapport aux autres orteils, lui semble une preuve l'adaptation des Amérindiens à leur milieu ainsi que de la position intermédiaire qu'ils occupent entre le singe et l'homme « civilisé ». « Je constate que les Indiens Oyampys, comme les Roucouyennes, ont à l'état normal une déviation constante des orteils. Le pouce fortement écarté regarde toujours en dedans, tandis que le troisième, le quatrième et le cinquième sont tournés en dehors. Un assez grand nombre d'entre eux également les jambes courbées en dedans. » (Crevaux, 1987, p. 238)*

#### Pieds Oyampys



Source : Jules Crevaux, 1876.

- 28 *Il fonde donc logiquement ses catégories humaines sur l'observation des pieds de ses compagnons. « Je remarque que les Noirs civilisés marchent les pieds en dehors, tandis que les nègres Youcas et Bonis ont les pieds presque parallèles, comme tous les sauvages d'Afrique du Sud ».*
- 29 *Marchant là où, selon l'expression consacrée, le « pied de l'homme n'a jamais mis le pied », Crevaux par son empreinte, fait progresser la « civilisation » et reculer la « nature ». En retour, celle-ci le dévore par les pieds. En marchant pieds nus, Crevaux retrouve la fonction qui fait de son pied un organe géographique. Ce lien autophagique entre le sol et le pied, entre l'homme et le monde, la nature et la culture, Crevaux en fait la grande leçon de son contact avec les cultures indiennes : « Je demande à un Indien : Pourquoi manges-tu tes chiques ? Il me répond : parce qu'elles m'ont dévoré les pieds ». (Crevaux, 1987, p. 313). Lui qui ne répugne à aucune nourriture et à aucune aventure refuse catégoriquement de goûter à cette petite gâterie tropicale : « je ne puis me résoudre à l'usage des Ouayanas, qui croquent leurs chiques au fur et à mesure de l'extraction » (Crevaux, 1987, p. 313).*

## II.2. Le pied, le pouce, la coudée : le monde à la mesure de l'homme

- 30 *Pour l'explorateur, le soin des pieds est aussi essentiel que chez le conscrit, car il prend, d'un même pas, la mesure du monde et celle de son propre bonheur. Les Amérindiens, qui déchiffrent le monde grâce à un système vigésimal font de leurs orteils des doigts aussi savants que les autres : « Les Roucouyennes ne savent exprimer que trois nombres : aouini, un ; sakéné, deux, hélé-uaiï, trois ; après, ils montrent les doigts des mains et des orteils, et lorsque le chiffre dépasse vingt, ils disent colepsi, qui est un diminutif de beaucoup, ou bien colé, colé, beaucoup, beaucoup » (Crevaux, 1987, p. 325). Lors de son second voyage d'exploration, Crevaux accroche à son pied l'outil qui lui permet de cartographier le monde : « Nous nous arrêtons à midi et demi après avoir fait quatorze mille cent pas. Ce chiffre m'est indiqué par l'instrument nouveau, appelé podomètre, que je porte suspendu au mollet. A chaque pas, il se produit dans l'instrument une secousse qui fait avancer une aiguille sur le cadran. » (Crevaux, 1987, p. 226).*
- 31 *L'appareil présente les attraits de la nouveauté et pendant quelques jours, Crevaux assomme le lecteur de ses relevés d'une précision exotique : « Au total, de l'Oyapock au Rouapir, nous avons fait cent cinquante mille pas, indiqués par les oscillations du podomètre. En estimant la longueur du pas moyen à soixante-dix centimètres, cela fait une distance de cent dix kilomètres que nous avons parcourus dans une marche effective de trente-cinq heures (environ trois kilomètres à l'heure ». (Crevaux, 1987, p. 245). Mais rapidement, le podomètre trouve une fonction paradoxale : l'externalisation de la mesure quantitative de son voyage. A lui l'aride décompte des foulées. Libéré de cette corvée, le cerveau de l'homme peut vagabonder plus librement : « Je m'inquiète peu de ces obstacles que j'escalade machinalement. Tout en marchant, je rêve au succès de mon entreprise et je fais les projets de voyage les plus insensés » (Crevaux, 1987, p. 225). Certain que la dimension objective de sa mission est correctement assumée par ses théodolites, baromètres et surtout par son appareil photographique, il accorde d'autant plus d'importance aux informations d'ordre qualitatif. « A onze heures cinquante quatre, après avoir fait quatre heures de marche effective et vingt mille deux cent pas, nous nous arrêtons à une habitation dont le chef s'appelle Kinoro ; c'est le nom d'un ara rouge orné de taches jaunes sur les ailes. » (Crevaux, 1987, p. 239)*

### II.3. L'unité de mesure de la douleur et du plaisir

- 32 Il est bien connu dans les bordels et les commissariats que rien n'égale en variété et en intensité la douleur et le plaisir exprimés par un pied. Le pied est un organe de perception des informations fournies par le monde aussi sensible que l'œil, l'oreille ou le nez. Le pied est considéré par les acupuncteurs comme la terminaison de tous les méridiens du corps, dont il offre une sorte de résumé. A travers lui, c'est l'ensemble des organes de l'homme qui se trouve exposé aux diverses sollicitations, pressions, ou excitations exercées par le sol.
- 33 Même calé et buriné par douze mille kilomètres de voyage, le pied de l'explorateur reste fort différent du pied Indien, parce qu'il n'est pas produit par la même culture et ne remplit pas les mêmes fonctions. Le porteur de chaussures reste debout dans une flaque d'eau ou piétine une fourmilière avec une indifférence qui ne cesse que lorsque l'information dépasse la chaussette. La chaussure agit sur le pied comme une muselière. Elle le réduit à l'état de membre, corseté de laine, de cuir, de caoutchouc et parfois d'acier pour supporter des poids et des rythmes standardisés. Elle le rend aveugle, sourd à la variété du monde dont la perception est rejetée un mètre soixante-dix (dans le cas de Crevaux) plus haut. Isolée du sol par les chaussures, la bulle de la tête flotte au dessus du monde. La semelle a tranché comme un ciseau le dernier lien qui unissait directement le cerveau de l'homme à la terre. En retirant ses chaussures, en marchant pieds nus, Crevaux apprit beaucoup plus sur les régions qu'il traversa que son cerveau ne le sut jamais.
- 34 Pendant deux ans, les innombrables pieds de Jules Crevaux vont marteler sur le sol amazonien un rythme syncopé. Le premier Indien rencontré par Crevaux est atteint d'un « ulcère grave du pied » (Crevaux 1987, p. 46). Les suivants ont eu deux doigts de pieds enlevés par des *pirais* (*Serrasalmus rhombeus*), l'autre un gros morceau de chair du talon (Crevaux, 1987, p. 83). La lente ingestion du corps social de Crevaux par la forêt amazonienne commence par les pieds. « *Le jour, nous avons les pieds dévorés par des mouches qui sucent le sang et laissent dans la plaie un venin qui occasionne une tuméfaction et des ulcères. La nuit, c'est tantôt les moustiques, tantôt les Indiens qui nous empêchent de dormir* » (Crevaux, 1987, p. 396). La liste est longue des affections recensées sous l'équateur fatidique de l'ourlet du pantalon. Araignées, serpents, gymnotes électriques (*Electrophorus electricus*), vampires (*Desmodus rotundus*), caïmans, anacondas (*Eunectes sp.*), Aïmaras (*Hoplias aïmara*), piranhas (*Serrasalmus sp.*, *Pygocentrus sp.*), fourmis diverses, vers et chiques sanguinolentes emplissent le récit et vident le sang. Les jambes gangrenées, les orteils rongés, sucés, croqués, tranchés ou amputés rappellent la position centrale du pied dans la relation de l'homme au monde. Un petit poisson (*Vandellia cirrhosa*), découvert en 1846, s'insinue dans le canal de l'urètre et y plante ses épines. Un « vers géographique » creuse ses galeries sous la peau, vivante métaphore du voyageur lui-même. Mis en abîme *ad libitum*, Crevaux s'enfonce nu jusqu'aux chevilles dans la sauvagerie qui le dévore lentement. Les bactéries ont détruit son foie, les moustiques ont bu son sang et l'ont empoisonné, les vers, les chiques, ont rongé ses chairs, les jaguars l'ont regardé passer en salivant et les hommes, finalement, l'ont égorgé avec les couteaux même qu'il venait de leur offrir. Avant de finir sucé par une femme Tobas, ou offert en petit déjeuner à un ethnologue, le pied de Jules Crevaux aura été goûté par toute la chaîne alimentaire.

- 35 La place croissante occupée par la souffrance rend toute la fin du récit de Crevaux quasiment inaudible, couverte par ses cris étouffés. C'est toujours son pied qui bat la mesure, lui qui informe de l'état de santé de leur propriétaire. Malade, il déclare : « *je ne puis faire un pas même en m'appuyant sur mon bâton de voyage* » (Crevaux, 1987, p. 137), puis, convalescent, « *je suis incapable de faire plus de dix pas* » (Crevaux, 1987, p. 137).
- 36 Lorsqu'il va mieux, qu'il marche bien, c'est surtout que ses pieds sont heureux. Le monde, aussitôt lui apparaît sous des couleurs plus riantes : « *j'écris quelques notes, les pieds dans l'eau, à l'ombre d'une grosse roche formant une véritable grotte. Ensuite, je délasse mes jambes en parcourant les nombreuses petites îles, qui offrent un aspect des plus pittoresques.* » (Crevaux, 1987, p. 303) ».
- 37 Crevaux connaît même, dans la souffrance quotidienne, quelques rares oasis de bonheur qui constituent autant de points d'orgue dans son récit. Les plus forts sont liés au pied, à la marche et au bonheur quasi sexuel de fouler la terre de ses pieds nus : « *Jamais je n'ai marché avec pareil entrain : je cours, je vole à travers la boue qui m'éclabousse des pieds à la tête* » (Crevaux, 1987, p. 379, 25 mai 1878) chante-t-il après avoir troqué ses lourds souliers pour les fameuses espadrilles indigènes. Même à la fin de son odyssee, lorsque la fatigue et la peur ont assombri le moral de l'équipe, lui restent quelques instants de pure jouissance : « *Ces herbes mouillées, repliées de chaque côté, se rejoignent bientôt. Nous sommes trempés jusqu'à mi-cuisse. J'aime à marcher dans la rosée, son frais contact me délasse* ».
- 38 Le bonheur l'emporte pourtant, dans son souvenir, sur la douleur, ou bien il lui donne une valeur, puisque Crevaux en redemande. Le voyageur, comme il se désigne lui-même, reste de moins en moins longtemps en France, jusqu'à repartir directement de Bélém « *à peine arrivé, je veux repartir* », s'écrie-t-il.
- 39 On ne saura jamais si Crevaux prit un jour son pied et avec qui. La possession métaphorique du corps de l'autre dans l'acte sexuel est bannie du récit sinon de la vie de l'explorateur. Mais elle est peu à peu remplacée par une quête de plus en plus compulsive du corps de l'autre, sous la forme concrète, morbide et fragmentée du trophée. L'alibi est toujours le même : « *Dans l'habitation je remarque quatre jolies femmes qui me donnent chacune une mèche de leurs jolis cheveux noirs pour ma collection anthropologique* » (Crevaux, 1987, p. 331). Des cheveux, on passe bientôt aux squelettes, avant de se spécialiser sur les crânes qu'il va piller dans les cimetières : « *Une seule chose retient encore le docteur<sup>8</sup>, raconte Lejeanne, c'est le désir de se procurer quelques cercueils. (...) Les acheter est impossible, il faudra donc les dérober, et sans éveiller l'attention des Indiens* » (Crevaux, 1989, p. 184). Cette marotte devenant exclusive, elle achève de détruire l'image qu'il laisse du Blanc chez ses hôtes : « *voilà qu'il commencent à concevoir des doutes sur la nature de notre chargement. Nous n'avons plus que faire ici, décampons au plus vite.* » (Crevaux, 1989, p. 135) Sans laisser de traces ? Rien n'est moins sûr.

### III. Jules Crevaux : cartographie exploratoire d'un territoire indien

#### III.1. Les traces de Jules Crevaux

- 40 Comme les piays karibs qu'il rencontre, Crevaux trace de nouveaux sentiers où « *Jamais être humain n'a passé avant nous ni peut-être jamais ne suivra nos traces* » (CREVAUX, 1989, p. 80). Comme Wanininka, le Chef mythique des Wayãpi (Grenand, 1982) et comme

Adam, il nomme les êtres et les lieux. Jules Crevaux ne se contente pas de faire apparaître les endroits qu'il traverse aux yeux de ses lecteurs. Il contribue aussi à les modifier, aussi profondément que le passage des Indiens avait su le faire. On peut identifier deux types de traces laissées derrière lui par l'explorateur : celles qui jalonnent les progrès de ce qu'il identifie comme la « civilisation » et celles qui marquent le glissement vers la décadence.

- 41 La civilisation, aux yeux de Jules Crevaux, c'est d'abord l'intégration de la région à l'espace chrétien. Elle procède du baptême des hommes ou des lieux, que l'explorateur délivre sans vergogne<sup>9</sup>. Cette préoccupation lui fait choisir une bouteille de vin, la « précieuse liqueur de Noé » (Crevaux, 1989, p. 27) comme symbole de la présence chrétienne et française : « La bouteille vide servira de monument pour attester le passage d'un Français dans ce pays inconnu jusqu'à ce jour ». (Crevaux, 1987, p. 118). L'outillage que Crevaux sème derrière lui, lui semble, de même, le gage du « développement » technologique des populations traversées<sup>10</sup>. Il n'hésite pas non plus à bouleverser les structures politiques pour mettre à l'honneur les hommes qui lui sont le plus favorables<sup>11</sup>. Tout comme ses guides, Crevaux considère que son simple passage suffit à intégrer les lieux touchés par son empreinte à la civilisation, voire à l'Ekoumène : « Apatou ne veut pas quitter ces régions sans laisser une trace de notre passage. Il me demande d'écrire mes initiales sur un gros arbre qui se trouve sur une pointe, à la rive gauche de la crique Aracoupina. » (Crevaux, 1987, p. 307)
- 42 Hélas, bien souvent, son passage comme celui des autres Blancs reste inscrit plus profondément et plus douloureusement dans la chair des populations rencontrées. Sur le Parou, il arrache d'un coup de fusil malheureux la main de son guide, Olori. En revenant, un an plus tard, dans les villages où il est passé un an plus tôt, grelottant de fièvre, il est surpris de constater les ravages de la maladie. « Le chef de la bande m'informe qu'il revient d'une excursion au pays des Trios ; mais il n'a rencontré personne dans les villages qu'il a visités. Il nous engage vivement à retourner sur nos pas, parce que là-haut nous ne trouverons que la famine et peut-être la guerre. » (Crevaux, 1987, p. 303) Le médecin, fort inquiet des maladies que le contact des Indiens pourrait lui transmettre<sup>12</sup> semble ignorer les bases de l'épidémiologie : « Près d'une de ces habitations, je vois une pauvre femme malade qui n'a plus de vivres. La malheureuse a été abandonnée par ses compagnons, fuyant la maladie. Le premier mouvement de cette femme est de m'insulter, mais la faim et l'instinct de conservation portent conseil : elle n'hésite pas à prendre passage dans un de mes canots pour gagner un village Roucouyenne où je lui ferai donner l'hospitalité » (Crevaux, 1987, p. 307). Lors de son second voyage, il constate : « La population de l'Oyapock diminue d'une manière effrayante si nous devons comparer les faits que nous avons observés avec les récits des anciens voyageurs. Bodin, qui n'a remonté l'Oyapock que jusqu'à Trois Sauts, estime la population qu'il a vue à cinq mille âmes, tandis qu'en remontant le fleuve jusqu'à ses sources et en parcourant le pays qui sépare le bassin de l'Oyapock de celui de la rivière Kou, nous n'avons pas compté plus de 200 Indiens » (p. 246)
- 43 Lui qui rêvait de répandre les bienfaits de la civilisation, de soigner sur son passage l'ignorance et la maladie, doit bientôt constater que son contact est plus mortifère que salutaire. « M'étant mis à éternuer, s'étonne-t-il, je vois le cercle qui m'entoure s'éclaircir subitement » (Crevaux, 1989, p. 133) Paradoxalement, c'est lui qui est régénéré au contact de la sauvagerie : « Pourrais-je trouver au monde un plaisir plus grand que de prendre un bain dans cette eau que j'appellerai virginale, puisqu'elle n'a pas encore eu de contact avec les souillures de la civilisation ? » (Crevaux, 1989, p. 284)

### III.2. Les contours du territoire amazonien de Jules Crevaux

- 44 Le monde n'est donc plus tout à fait le même après le passage de l'explorateur. Crevaux n'est pas totalement ignorant de la dimension macabre de sa trajectoire et de son nom. Le 25 mars 1882, Jules Crevaux se présente pour la deuxième fois, devant la Société de Géographie. Un mois avant sa mort, il dresse un bilan d'une brutale concision et trace les contours de son exploration. Dans une main, il apporte le « *tracé détaillé de huit cent cinquante lieues de rivière, dont quatre cent vingt-cinq en pays nouveau* » (Crevaux, 1989, p. 188) . C'est ce qu'il appelle « la partie géographique de sa mission ». De l'autre, il présente « *cinquante-deux crânes, des squelettes recueillis en sept points différents, et trois cents reproductions des indigènes par le dessin et la photographie* », c'est « la partie anthropologique ».
- 45 L'ambiguïté de son personnage a fini par se résoudre dans la décollation prémonitoire, la fatale séparation entre le pied et la tête. D'un côté, la représentation du monde, de l'autre des morceaux d'homme. Malgré ses justifications scientifiques, il apparut sans doute à ses interlocuteurs de l'époque que l'explorateur avait désormais un pied dans la mesure et un autre dans la folie.
- 46 Jules Crevaux a parcouru, entre 1876 et 1882, près de quatorze mille kilomètres. Nous ne savons presque rien de son ultime expédition argentine. Le dernier récit est celui d'un voyage halluciné chez les Guaraounos, dans l'embouchure de l'Orénoque, et il nous est laissé par Lejeanne, à titre posthume. Nous pouvons mettre en relation 13 800 kilomètres avec les vingt quatre mois de leur exploration grâce aux cinq cent pages de texte qu'il nous a laissées. Page après page, jour après jour, nous pouvons faire correspondre un lieu et une émotion.

	Jours	Pages	kilomètres	Pg/j	Km/j	Km/pg
Maroni-Jary (1876-77)	150	130	1520	0,9	10,13	11,69
Oyapock-Parou (78-79)	180	175	1370	1,0	7,61	7,83
Iça-Japura (1879)	120	47	5900	0,4	49,17	125,53
Guaviare-Orinocco (80-81)	180	150	5010	0,8	27,83	33,40
Total (1876-1881)	630	502	13800	0,8	23,69	44,61

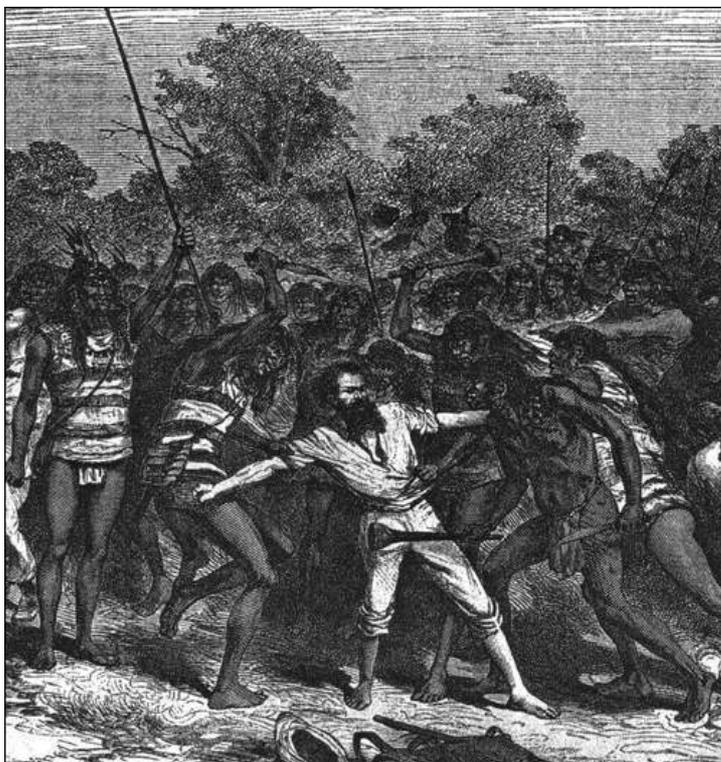
- 47 Cet univers possède son rythme et sa topographie. Il ne s'écoule pas uniformément au rythme moyen d'une page et de 45 kilomètres par jour. Les deux premiers voyages (Maroni-Jary et Oyapock-Parou) sont contemplatifs. En 130 et 175 pages, ils couvrent respectivement cinq et six mois de vie, 1500 et 1 370 kilomètres de tracés, ce qui nous fait une petite moyenne de presque un jour par page, soit 12 kilomètres pour le premier et 8 pour le second. Les mieux décrits sont les voyages de découverte, le pays où tout est neuf. Les annotations concernent tous les domaines : la flore, la faune, les mœurs des habitants et leur langage. La douleur fait partie de l'aventure et si l'auteur confesse parfois un « léger vertige », la peur est absente. Cette première partie s'organise géographiquement autour du croisement, dans les Tumuc-Humac, de deux diagonales. La première correspond au territoire Wayana, entre le Maroni que l'on remonte et le Jary que l'on descend. Elle culmine au sommet du mont auquel Crevaux donne le nom de son village natal, Lorquin, consacrant dans le même baptême sa propre naissance au monde des explorateurs géographes. La seconde se cale sur le domaine des Wayâpis, entre Oyapock et Parou. Elle trouve son climax au sommet de ce que l'explorateur, désormais confirmé

ose nommer « le pic Crevaux » et qui devient son propre monument, ce que les Incas appelleraient sa « *huaca*<sup>13</sup> ». Entre le mont de sa naissance et le pic de sa postérité, Crevaux marche toujours pieds nus, peut-être conscient de fouler une terre sacrée. Il vit ici les sensations les plus fortes de sa vie : le champagne des sommets, les bains avec Apatou, l'étrange crise dont il sort comme nettoyé, régénéré. Surtout, il fait ici la grande découverte de sa vie : celle qui, en mettant à mort ses rêves d'enfants pour les remplacer par un savoir adulte, représente une initiation majeure. L'El Dorado n'existe pas, pas plus que les Amazones. Il ne s'agit que d'une grotte tapissée de micas scintillant au soleil et de femmes répudiées abandonnées à leur sort. Les Tumuc Humac fonctionnent, là aussi, comme un diviseur dans la vie de Crevaux. En deçà, l'illusion, au-delà, la désillusion.

- 48 Lorsqu'il sort de la Guyane pour explorer l'Iça et le Japura, puis le Guaviare et l'Orénoque, Crevaux n'est plus motivé par le devoir patriotique. Les régions qu'il visite n'ont ni passé ni avenir commun avec la France. Il n'est plus excité par la découverte scientifique de l'Amazonie « d'une monotonie désespérante » (Crevaux, 1989, p. 102), ni des Indiens, qui « ressemblent à tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici » (Crevaux, 1989, p. 84) et dont « le chant miteux et les danses boiteuses n'ont plus le pouvoir de nous intéresser » (Crevaux, 1989, p. 91). L'aventure, la vie en groupe est devenu une drogue, dont il a besoin mais qui ne le fait plus vraiment voyager : « *demain, écrit-il en Colombie blasé, chacun se remettra à son travail. Je relèverai les sommets voisins, je ferai des observations de soleil, pendant que Lejeanne déterminera l'altitude du lieu et consultera ses instruments de météorologie. François cuisinera comme d'habitude* » (Crevaux, 1989, p. 50). Son personnage et son caractère s'assombrissent. En acquérant un fusil, il découvre les joies de la chasse, mais succombe à la tentation de la violence. Il fonde son autorité sur le pouvoir de ses armes plus que sur le charisme de son personnage : « *nous parlons en maîtres, dit-il. Nos Indiens deviennent plus respectueux.* » (Crevaux, 1989, p. 94). Ses compétences de médecin n'intéressent plus personne : « *je me demande s'il ne préférerait pas avoir sous la main quelque sorcier indien, car tout en devenant catholiques, ces pauvres ignorants conservent leurs superstitions* » (Crevaux, 1989, p. 146). Il n'est plus le civilisateur, le sorcier blanc, le demi dieu, mais un trafiquant de plus : « *et nous ne sommes pas autre chose aux yeux des Indiens dont nous traversons le territoire* » (Crevaux, 1989, p. 96). Le voile de l'illusion s'est déchiré, et avec lui, l'enthousiasme de la jeunesse. La confiance, qu'il avait toujours témoignée à ses hôtes, et qu'il avait reçue en retour, a disparue. La peur est désormais quotidienne et le dégoût plus que les larves ou le jus de chique n'avaient pu le faire<sup>14</sup>. Il couvre des distances énormes : 6 000 kilomètres en quatre mois, puis cinq mille en six. Ses notes, à l'inverse, se font plus rares : 190 pages à peine couvrent les deux expéditions. Une seule suffit, désormais pour décrire trente-trois kilomètre sur le Guaviare et l'Orénoque, 125 kilomètres sur l'Iça et le Japura. Encore les descriptions sont-elles rares, puisque tout a déjà été vu. La souffrance, le doute, l'ennui de Jules Crevaux relaient au second plan des indigènes anonymes et hostiles, auquel il n'accorde qu'une attention distraite, même lorsque leur sort dépend de lui<sup>15</sup>. Leur destin collectif ne l'émeut guère plus et c'est avec cynisme qu'il constate : « *Ils s'éteignent peu à peu malheureusement, car ils ne seront bientôt plus en nombre suffisant pour les transports de bagages* » (Crevaux, 1989, p. 45). Délaissant le vivant pour le mort, il se dégoûte du cachiri et se consacre au curare. Il ne collectionne plus les données ethnographiques ou botaniques mais se passionne pour les crânes. Cette partie sombre, nocturne du voyage de Crevaux est dominée par la maladie, la blessure puis la mort qui frappent sans relâche les membres de son expédition et épargnent étrangement son propre corps, alors qu'en Guyane, son endurance à la souffrance semblait protéger ses amis. Ceux-ci l'abandonnent un par un et lui-même finit par quitter

la Société de Géographie, l'Amazonie et sa patrie pour aller mourir tout seul, dans l'obscurité absolue des histoires non écrites. La partie extra guyanaise de ses voyages s'organise autour des Andes et non des Tumuc-Humac. Les montagnes sont un horizon rêvé, inaccessible, autour duquel divergent les quatre expéditions.

- 49 On peut lire l'histoire de Jules Crevaux comme une spirale tragique, une dramatique accélération des rythmes, une exagération des motifs scandent sa progression. Son voyage s'organise autour d'une structure répétitive. Il s'agit d'enchaîner la remontée d'une rivière connue le Maroni (il s'est déjà rendu en Guyane en 1869), l'Oyapock, l'Amazone et l'Îça, le Magdalena, le Pilcomayo, de traverser pieds nus la ligne de partage des eaux, les Tumuc Humac ou les Andes, et de redescendre par une rivière inconnue, le Jary, le Parou, le Japura ou le Guaviare. Le Tapajos, par lequel il comptait redescendre restera pour lui un territoire inconnu. Jules Crevaux s'arrête ici, sur les rives du Pilcomayo, le 27 avril 1882. Ce point est relié à tous ceux de son parcours, aussi étroitement qu'ils le sont à ce dimanche 29 décembre 1876 où il débarque sur le port de Cayenne. Chacun de ses pas, chacune de ses empreintes mène inexorablement à ce brutal dénouement et contribue, en partie, à l'expliquer. La mort est le pôle négatif de cet univers, le point vers lequel tous les autres convergent. On pourrait représenter l'ensemble de sa trajectoire sous la forme d'une pyramide double dont les deux sommets sont les Tumuc Humac et les Andes, et l'Equateur la limite de la Guyane. La première construit pas à pas le personnage de l'explorateur Jules Crevaux, la seconde le défait peu à peu jusqu'à le faire échouer sur une plage du Pilcomayo.
- 50 La façon dramatique dont la mise à mort finale vient parachever le crescendo transforme soudain en passion cette suite décousue d'explorations sans mobile. « *Quant aux victimes, les Indiens s'empressèrent de les découper en morceaux, chaque guerrier ayant pris part à la tuerie en remportant un dans sa case en guise de trophée. Les Tobas en effet n'ensevelissent pas leurs ennemis tués. Ils taillent des coupes dans les crânes de ces derniers afin d'y déguster ensemble l'alaka (boisson fermentée qui coule en abondance à l'occasion des fêtes). Quant aux femmes, elles ramassent les vertèbres qui jonchent le sol après que les cadavres ont été proprement découpés, et s'en font des ceintures dont le bruissement accompagne leurs chants et leurs danses.* » (Crevaux, 1987, p. 404)
- 51 Sans doute la beauté et la symbolique à la fois laïque et chrétienne de sa mort ont-elles contribué à alimenter le soupçon sur une fin « trop parfaite ». Crevaux est-il vraiment mort assassiné en Bolivie, le cimetière des héros, dévoré par les indiens Tobas ? Ne s'est-il pas plutôt enfui de son propre récit, de son propre destin ? Le récit de sa mort est-il celui de son premier faux pas, ou son dernier pied de nez ? Jules Crevaux est devenu tout à la fois un mythe qui part d'« une structure au moyen de laquelle il entreprend la construction d'un ensemble : (objet + événement) » et une œuvre d'art réalisée à partir d'un ensemble (objets + événements) découvrant peu à peu leur structure commune (Lévi-Strauss, 1955, p. 40). Il est devenu géographie.



---

## BIBLIOGRAPHIE

Crevaux Jules, 1987, *Le mendiant de l'Eldorado : De Cayenne aux Andes (1876-1879)*, Paris, Editions Phébus, Coll. d'ailleurs.

Crevaux Jules, 1989, *En radeau sur l'Orénoque : Des Andes aux bouches du Grand Fleuve (1881- 1882)*, Paris, Editions Phébus, Coll. d'ailleurs.

Dardel Eric, 1990, *L'homme et la terre*. Paris: Editions du CTHS. 198 p. (édition originale de 1952).

Grenand Pierre, 1982, « Ainsi parlaient nos ancêtres: essai d'ethnohistoire wayãpi » in *Travaux et Documents*, 148, Paris, ORSTOM.

Lévi-Strauss Claude, 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Editions Plon.

Lévi-Strauss Claude 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Editions Plon Coll. Terre Humaine.

## ANNEXES

Figure 1 – Les explorations de Jules Crevaux: la construction d'une géographie coloniale

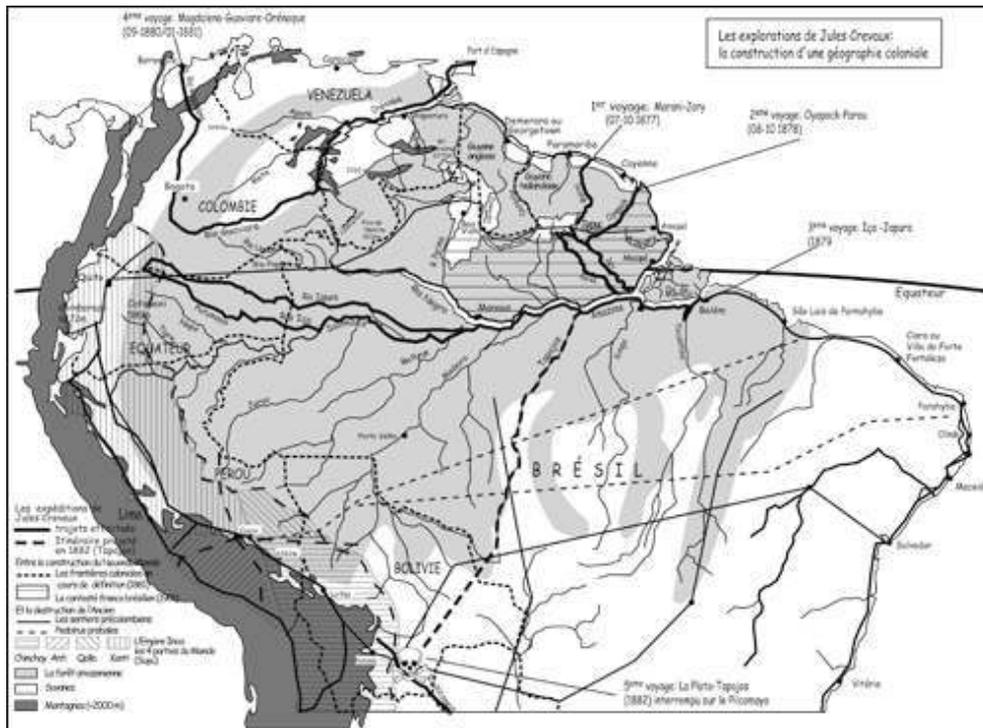


Figure 2 – Les voyages guyanais de Jules Crevaux

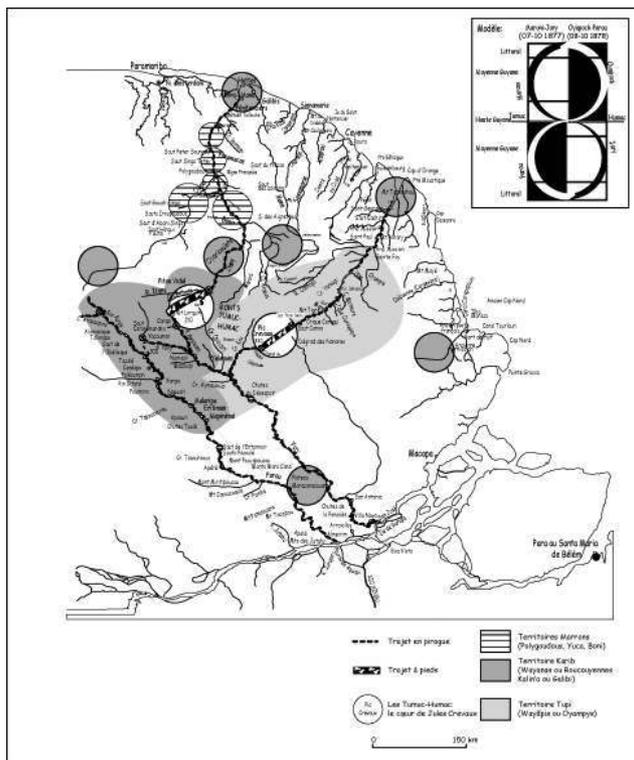




Figure 5 – Matrice cubique

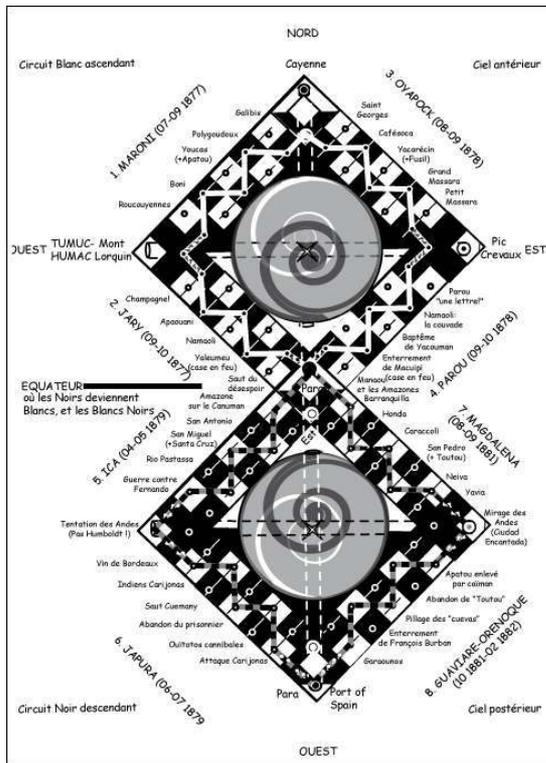
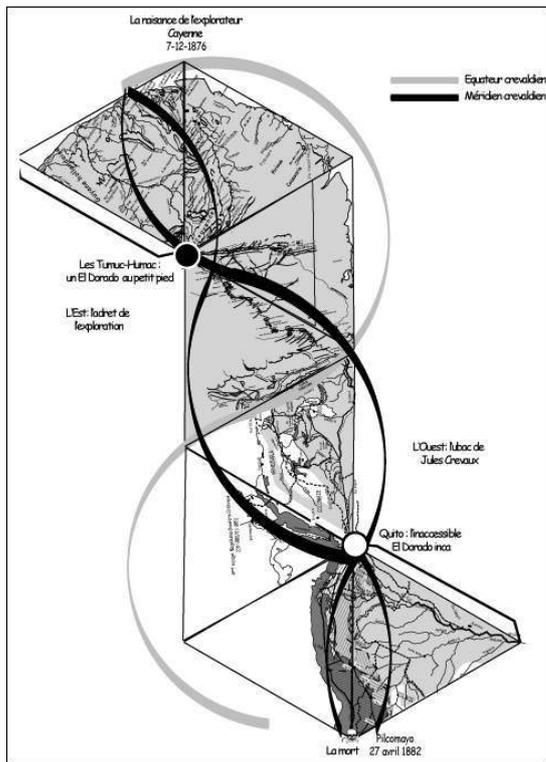


Figure 6 – Jules Crevaux: un destin antipodique



Toutes les illustrations figurant dans cet article sont d'Emmanuel Lézy

## NOTES

1. Les explorations de Jules Crevaux ont été essentielles dans la fixation des frontières entre la France et le Suriname sur l'Itany. Ses textes sont largement utilisés par Vidal de la Blache, en 1898 lors du contesté franco-brésilien.
2. Les textes de Jules Crevaux, parus initialement dans le Tour du Monde sont réunis en deux volumes par les éditions Phébus : Jules Crevaux (1987), Le mendiant de l'El Dorado de Cayenne aux Andes 1876-1879.
3. En fait, Walter Raleigh, en 1596, localisait Manoa, la cité du Roi doré du côté des savanes intérieures de la Guyane, Rupununi et Sipaliwini, dont aucune exploration de Crevaux ne parvint à la faire sortir.
4. L'expression est alors à la mode. Elysée Reclus, quelques années plus tard, précise les limites et le sens de la progression de ce « corps social » : « Quand les villes s'accroissent, l'humanité progresse, quand elles diminuent, le corps social régresse vers la barbarie » (L'Homme et la terre, 1905)
5. Le piay est dans les sociétés karibs à la fois le médecin et le guérisseur. On parle, du côté brésilien, de pagé. Les anglo-saxons emploient surtout le terme ubiquiste de shaman.
6. Même si c'est pour s'en défendre qu'il reprend le lieu commun : « Les femmes elles-mêmes que les voyageurs ont l'habitude de décrire comme des bêtes de somme » (Crevaux, 1987, p. 241) et plus tard : « Vous voyez que les femmes ne sont pas seulement considérées là comme des bêtes de somme » (Crevaux, 1987, p. 311).
7. Crevaux connaît bien l'anecdote et trouve chez les Oyampys « des analogies dans la langue que parlaient les Toupinambas de la baie de Janeiro visités par Jean de Léry en l'année 1557 » (p. 233)
8. Chez les Guaraounos de l'Orénoque
9. « Désireux de satisfaire au vœu d'un mourant, je lui jette quelques gouttes d'eau sur la tête et le baptise suivant la formule de la religion catholique » (Crevaux, 1987, p. 154)
10. « En fait d'instruments en fer ils n'ont qu'un seul couteau de boucher sans gaine que le tamouchy a passé dans sa ceinture en poils de couata. On lit sur la lame : acier fondu, Paris. C'est un objet qui provient de la pacotille que j'ai transportée dans le Yary lors de mon voyage de 1877. » (Crevaux, 1987, p. 288)
11. « Je remets ce signe du commandement ainsi que lahache à un jeune Roucouyenne qui m'avait rendu des services au dernier voyage. Je lui fais remettre aussi le bandeau fait d'écailles de caïman qui est l'emblème de la souveraineté » (Crevaux, 1987, p. 267).
12. « Je suis obligé de tirer quelques bouffées à chacune des longues cigarettes qui me sont successivement présentées. (...) J'observe que cette pratique pourrait avoir de graves inconvénients au point de vue de la transmission de certaines maladies » (Crevaux, 1987, p. 333)
13. Au delà des pierres et des montagnes, le terme huaca désigne chez les Incas tout ce qui est sacré. On retrouve ce terme, avec la même signification, depuis les Andes méridionales jusqu'aux grandes plaines Sioux (Wakan Tanka : l'Esprit Saint), en passant par la Méso-Amérique Maya (Waka-Shan, l'arbre sacré).
14. « La peur est une vilaine chose, même chez les chiens » (Crevaux, 1989, p. 57)
15. Ainsi chez les Ouïtotos anthropophages, il chasse de sa pirogue un homme qui y cherchait refuge. « Je devine trop tard que ce jeune homme est un prisonnier que ces Indiens voulaient vendre. Il eût été trop heureux de sortir des mains de ses ennemis pour venir avec nous. » (CREVAUX, 1987, p. 396)

---

## RÉSUMÉS

Le rejet par Claude Lévi Strauss du personnage de l'explorateur organise son exploration de l'Amazonie autant que sa quête de l'Indien. Le scientifique, entre les deux, est situé dans une position équidistante entre la clairvoyance et l'aveuglement. Le « voyage » frappé de la même opprobre est présenté, de façon similaire comme un travestissement du nomadisme indigène. L'exploration des régions du totémisme ou de l'animisme est décrite comme une activité cérébrale, intellectuelle, passant par l'identification des structures fondamentales de mythes chargés d'organiser la connaissance du monde et ne devant pas grand chose au nécessaire mouvement des pieds. Pourtant, en observant attentivement la polarité doublement négative des pieds d'un explorateur de l'Amazonie, Jules Crevaux, on découvre des structures communes au territoire parcouru et au mythe moderne qui confirment de façon paradoxale la pertinence des analyses de l'anthropologue.

The rejection by Lévi Strauss of the explorer organise his own exploration of Amazonia as much as his quest for the Indian. The scientist, between those two characters, holds a medium position between blindness and foresight. The « voyage », stuck by the same despise, is presented as a caricature of indigenous nomadism. The exploration of the countries of totemism and animism is described as a mental, intellectual activity based on the identification of the fundamental structures of the myths organising the knowledge of the world which has nothing to do with the necessary movement of the feet. Nevertheless, the careful observation of the feet of an amazonian explorer, Jules Crevaux (1847-1882), reveals structures which are common to the covered territory and to a modern mythology. This structures give an unexpected confirmation of the efficiency of the anthropologist's analyses.

## INDEX

**Mots-clés** : exploration, Jules Crevaux, Amazonie, territoires nomades

**Keywords** : exploration, Jules Crevaux, Amazonia, song lines

## AUTEUR

### EMMANUEL LÉZY

Emmanuel Lézy (emmanuel.lezy@club-internet.fr) est maître de conférence à l'Université de Paris 10 Nanterre, membre du laboratoire Gecko. Il a publié sur le sujet

- Les raisons de la géographie, itinéraires au Sud avec Jean-Pierre Raison, avec F. Landy, et S. Moreau, Karthala, 2007

- « Le Nord vu du Sud ou qui pôle plus pôle moins, le rôle du géomagnétisme dans la perception et la construction de l'identité et des territoires amérindiens » in *On dirait le Sud*, Autrepart, Armand Colin, IRD, 2007.

- Guyanes, Guyane, une géographie sauvage de l'Orénoque à l'Amazone. Paris, Belin, coll. *Mappemonde*, 2000. Prix Ptoloméé 2001